

TOU  
POUR  
TOUS

LOUIS CHAIGNE

# Notre littérature du XIX<sup>e</sup> siècle



LOUIS CHAIGNÉ.

# NOTRE LITTÉRATURE DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

(Prix Audiffred, de l'Académie des Sciences morales et politiques)



16<sup>e</sup> MILLE

**"TOUT POUR TOUS"**

**J. DE GIGORD, ÉDITEUR**  
15, RUE CASSETTE · PARIS (VI<sup>e</sup>)

Le présent ouvrage ne prétend être qu'une initiation à la littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle. Il ne saurait remplacer un manuel. Le lecteur qui souhaiterait trouver des vues développées et approfondies sur cette période littéraire consulterait utilement, dans l'**Histoire de la littérature française** publiée sous la direction de J. CALVET (J. de Gigord, éd.), le tome VIII : **le Romantisme**, par Pierre MOREAU et le tome IX : **le Réalisme**, par René DUMESNIL.

Nous remercions la revue « Arts et Métiers graphiques », à l'obligeance de laquelle nous devons d'avoir pu reproduire les illustrations figurant aux pages 52, 69, 73, 84, 121.

La photographie de la couverture (Cliché Bulloz) représente Alphonse de Lamartine avec un de ses lévriers favoris. (Peinture de Decains, 1839, au musée de Mâcon). Le médaillon de la page de titre est le Victor Hugo de David d'Angers (1829).







Photo Giraudon

### Madame RECAMIER

par J.-L. David.

La littérature connaît, comme les mers, l'alternance, du flux et du reflux. Ce qu'on appelle le romantisme (1) représente-t-il quelque chose de vraiment nouveau ? Tout homme porte en soi des éléments de raison et de sagesse qui peuvent assurer son équilibre et sa sérénité. Mais la sensibilité, l'imagination et le goût de l'aventure tiennent aussi en lui leur place. Il ne saurait longtemps les contenir ou les ignorer. Elles le servent et l'enrichissent aussi bien. L'œuvre et le drame de toute vie, c'est le gouvernement de ces forces dis-

---

(1) Dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, l'adjectif ROMANTIC désignait un lieu sauvage, plein d'aspérités et d'accidents et ayant un caractère désolé.

tinctes, opposées, mais conciliables. Il y eut un « romantisme » au moyen âge dans l'épanouissement et l'exubérance de la foi chrétienne. Plus tard, en pleine époque classique, l'auteur du *Cid* annonce Hugo. Si, au XVIII<sup>e</sup> siècle, Voltaire garde une sobriété, une retenue, une discipline qui l'apparentent à un Racine ou à un La Bruyère, Rousseau s'affirme déjà comme le précurseur de Chateaubriand et de Lamartine. Le romantisme, c'est le brisement des lois et des règles ; c'est la libération du langage ; c'est l'instauration d'une littérature personnelle où la confession intervient jusqu'au plus indiscret étalage ; c'est l'enchaînement de la raison, l'instauration du règne de la sensibilité, le prosternement devant les forces primitives ; c'est le retour décidé au merveilleux chrétien ; c'est l'abandon des maîtres anciens et le recours aux influences de l'étranger ; mais tout cela nous le retrouvons plus ou moins chez certains classiques. Rien n'empêchera cependant qu'il existe dans nos lettres une période proprement romantique. Elle s'étend, en gros, de 1815 à 1850. Ouverte à la suite de Rousseau, par Chateaubriand, elle s'incarne le plus complètement en Victor Hugo, son chef incontesté ; elle a pour poètes, avec ce dernier, Lamartine, Vigny, Musset, Gautier ; Stendhal, Balzac, Mérimée et George Sand comptent parmi ses plus illustres romanciers ; dans le domaine de l'histoire, elle s'exprime avec Michelet ; elle influence le sentiment religieux avec Lamennais et son école, Montalembert, Ozanam.

Inaugurée au bruit des orgues, des cloches et du *Te Deum* de Notre-Dame, elle célébra le génie éternel du christianisme ; elle fit entendre les pures mélodies des *Méditations* ; elle retentit du bruit des clameurs des Cénacles ; elle vit s'engager la décisive bataille d'*Hernani* ; elle pénétra la peinture avec Géricault et Delacroix ; elle imposa sa vigueur aux sculptures de Rude ; elle triompha encore dans l'éclatante musique d'un Berlioz et d'un Chopin ; elle s'affirma dans les

chaires chrétiennes avec le suave et ardent Lacordaire : l'échec des *Burgraves* préfigura son propre échec ; mais si cette période est close depuis près d'un siècle, un esprit lui survit, et de nouveaux romantismes ont succédé et succéderont à celui qui couvre officiellement près d'un demi-siècle de notre histoire littéraire.

Nous avons dit qu'il n'était pas une nouveauté dans nos lettres. Il avait reçu d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie et d'Espagne, de décisives influences. Celles-ci aidèrent nos écrivains à rompre leurs amarres. Shakespeare, Byron, Shelley, Keats, Wordsworth ; Goethe et Schiller ; Dante et Manzoni ; Cervantès, Calderon et Lope de Vega leur étaient connus par des traductions, et Mme de Staël, plus que quiconque, avait orienté les esprits au delà de nos frontières. Le Romantisme représentait aussi une conséquence toute naturelle de la Révolution de 1789, et répondait à l'aveugle besoin de rompre avec tout ce qui, nocif ou sain, tenait par quelque côté à l'Ancien Régime.

Il est presque impossible de délimiter chronologiquement le Romantisme (1). André Chénier semble avoir marqué la soudure entre le classicisme déclinant et ce mouvement nouveau. Les *Premières Méditations Poétiques* de Lamartine, les *Odes et Ballades* de Victor Hugo, les *Poèmes* d'Alfred de Vigny inaugurent officiellement celui-ci. Des groupes se constituent. Vers 1823, Charles Nodier, bibliothécaire à l'Arsenal, ouvre un cénacle où viendront Vigny, Hugo, et Musset qui évoquera un jour ce temps heureux :

Gais comme l'oiseau sur la branche,  
Le dimanche,  
Nous rendions parfois matinal  
L'Arsenal.

---

(1) On le voit d'ailleurs : le romantisme est multiple et divers. Celui de Nodier n'a rien de commun avec celui de Chateaubriand. Il faudrait toujours dire : les romantismes.



Et en 1828, rue Notre-Dame-des-Champs, Hugo lui-même, reçoit avec Nodier, Vigny et Musset, Sainte-Beuve, Gautier, Gérard de Nerval... Sa *Préface de Cromwell* l'avait consacré chef de la nouvelle école. Bientôt les deux premières représentations de sa pièce *Hernani* souligneront, en face des derniers fidèles du classicisme la réalité et la cohésion du mouvement romantique. Les batailles politiques de 1830 en sépareront les tenants enthousiastes. Chacun publiera désormais ses œuvres isolément. La revanche des classiques se manifesta surtout par la critique d'un Désiré Nisard, le théâtre d'un Ponsard (en particulier sa *Lucrèce*) et ne fut pas peu favorisée par le génie d'une actrice comme Rachel qui, interprétant Racine et Corneille avec une personnalité et un prestige sans précédents, éclipsa le drame romantique.

Hugo, bien qu'il reprenne la plume au temps de son exil, s'écarte peu à peu de la littérature pour se consacrer à la politique ou pleurer ses succès et ses deuils. Lamartine cède de plus en plus à l'attraction de la vie publique. Vigny vit dans sa « tour d'ivoire ». Musset est bientôt consumé par ses vices. Quant à Sainte-Beuve, aussi peu fidèle à ses doctrines qu'à ses amitiés, on le verra désavouer le romantique qu'il fut et se mettre au service du souvenir de Port-Royal. Vers 1840, le Romantisme n'est pas tout à fait éteint; il n'est plus vivant.

---



CHATEAUBRIAND  
par Hilaire Ledet.

Ne s'est occupé que de ses amies, et il prêcha  
des enfants. Chateaubriand

Une belle et grande vie manquée : telle fut celle de Chateaubriand. Avec les éléments dont il disposa, d'autres eussent composé un chef-d'œuvre. Ses chefs-d'œuvre ne furent que des œuvres littéraires. Pourtant, il ne fut

jamais privé de ces stimulants que sont la sympathie, l'amitié, l'amour humains. Sa sœur Lucile, sa femme, des admiratrices telles que Pauline de Beaumont et Juliette Récamier, d'incomparables amis, dont Joubert, enserraient sa vie d'un culte constant. Les voyages lui ouvrirent de bonne heure des royaumes émerveillés. Il connut l'enivrement de participer à une épopée militaire. La politique lui offrit mille moyens de s'accomplir. En littérature, il rencontra la gloire immédiate. « Esclave de sa fidélité sceptique », comme dit un de ses plus récents biographes, il ne goûta jamais le bonheur.

Obéissant à une vengeresse impulsion, il tenta de refaire, sur le plan intellectuel et avec les ressources de son imagination prodigieuse, cette vie dont son orgueil ne pouvait admettre l'échec. Si Chateaubriand eut été heureux, les *Mémoires d'Outre-Tombe* n'eussent peut-être jamais existé. Son livre le plus beau, c'est celui-là. Le plus important, historiquement, reste *Le Génie du Christianisme*. Cet inventaire des valeurs chrétiennes se lit aujourd'hui sans grand agrément. Le sentiment religieux qui s'y exprime manque de force sinon de sincérité. Sa valeur apologétique est mince. Les citations dont il est serti viennent souvent mal à propos. Livre imparfait d'un chrétien médiocre et partagé. Mais œuvre qui est un acte, un acte décisif. Les témoignages littéraires, et en quelque sorte officiels, sur *Le Génie*, sont connus. Les mémoires du temps, arrachés au secret des tiroirs, nous touchent davantage. Ils nous montrent à quel point ce livre répondait aux aspirations des âmes qui préféraient « la religion qui console au philosophie qui égorgeait les hommes ». Et qui sait si Chateaubriand ne fut pas lui-même pris à son propre jeu ? Qui sait si, ne pouvant vivre totalement comme il pensait, il ne surprit pas sa pensée transformée par son livre, et s'il ne fut pas le premier bénéficiaire de celui-ci ? On ne voit pas le fond des cœurs. Chateaubriand, à qui

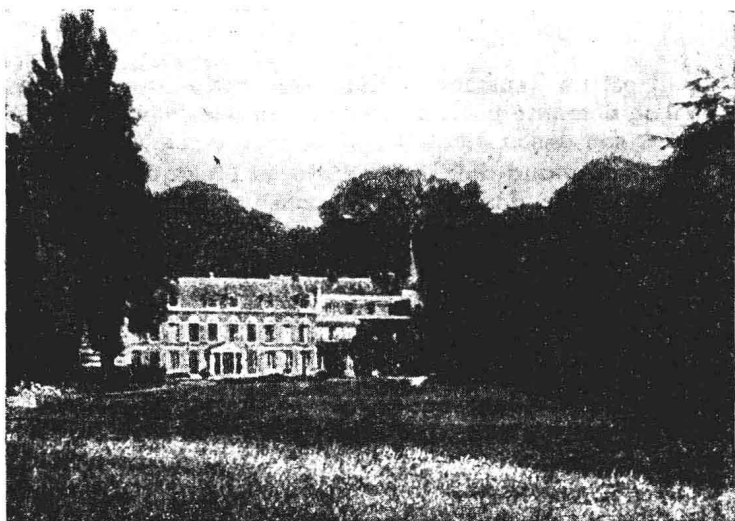


Photo Harlingue

### La Vallée aux Loups.

Cette propriété est située à Aulnay, non loin de Sceaux. Chateaubriand l'acheta 24.000 francs. Il s'y installa en novembre 1807. Il reçut ses amis Joubert, Fontanes, Bonald, Mme de Vintimille, la Duchesse de Duras, Pauline de Beaumont... Il y acheva **les Martyrs**, y commença **les Mémoires d'Outre-Tombe**, **les Etudes Historiques** et y rédigea complètement **l'Itinéraire** et **Moïse**. Il ne quittait guère cet ermitage que le Dimanche pour assister à la messe de Chatenay.

**l'on s'attache difficilement bien qu'on le plaigne et qu'on l'admire, mérite un large crédit.**

**Il n'aura guère fait, toute sa vie, que raconter sa propre histoire (son itinéraire de Combourg au seuil de la Jérusalem céleste), qui est avant tout celle d'un homme seul et grand. Limité précisément dans sa grandeur parce que seul. Mais tragiquement grand par cette solitude même. Il déplora d'être né. Il plaignit les pères et n'eut pas de fils. Il resta René jusqu'à la fin. Mais à la**

fin, il est un René moins désabusé, moins amer parce qu'il se détourne parfois de sa propre image pour s'attacher à son destin éternel.

Chateaubriand doit beaucoup à sa Bretagne et beaucoup à la mer, dont son style épouse grandiosément les rythmes. Ses dons, ses talismans sont extraordinaires. Son métier, sa technique, sa science de la prose française lui ont permis de révolutionner nos lettres. Il a conféré à notre langue une superbe, une solennité, une majesté que, depuis Bossuet, on ne lui connaissait plus. Il n'a cessé de l'enrichir, de l'étoffer, de l'illuminer. Où trouver l'équivalent du début des *Martyrs*, où souffle l'haleine antique purifiée par l'évangélique douceur, et de telles pages descriptives d'*Atala* et du *Génie*, et de cet impérissable monument que sont tout entiers les sublimes *Mémoires*, cette légende d'un siècle ?

Après cent ans nous sommes, comme nos pères, sensibles aux sortilèges que recèlent des phrases comme celles-ci :

« Le jour, je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie. Une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du Nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmurait... Souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent ; j'aurais voulu être sur leurs ailes... » (RENE.)

« J'ai vu, du haut de l'Acropolis, le soleil se lever entre les deux cimes du mont Hymette ; les corneilles qui nichent autour de la citadelle, mais qui ne franchissent jamais son sommet planaient au-dessus de nous ; leurs ailes noires et lustrées étaient glacées de rose par les premiers reflets du jour ; des colonnes de fumée bleue et légère montaient dans l'ombre le long des flancs de l'Hymette et annonçaient les parcs ou les chalets des abeilles ; Athènes, l'Acropolis et les débris du Parthénon se coloraient de la plus belle teinte de la fleur du pêcher ; les sculptures de Phidias, frappées horizontalement d'un rayon d'or, s'animaient et semblaient se mouvoir sur le marbre par la mobilité des ombres du relief ; au loin, la mer et le Pirée étaient tout blancs de lumière ; et la citadelle de

Corinthe, renvoyant l'éclat du jour nouveau, brillait sur l'horizon du couchant comme un rocher de pourpre et de feu. » (ITINERAIRE DE PARIS A JERUSALEM.)

« En fin de compte, est-il aujourd'hui une chose pour laquelle on voulût se donner la peine de sortir de son lit ? On s'endort au bruit des royaumes tombés pendant la nuit et que l'on balaye chaque matin devant nos portes. » (MEMOIRES D'OUTRE-TOMBE.)

« Il est six heures du matin ; j'aperçois la lune pâle et élargie ; elle s'abaisse sur la flèche des Invalides à peine révélée par le premier rayon doré de l'Orient : on dirait que l'ancien monde finit, et que le nouveau commence. Je vois les reflets d'une aurore dont je ne verrai pas se lever le soleil. Il ne me reste qu'à m'asseoir au bord de ma fosse ; après quoi je descendrai hardiment, le crucifix à la main, dans l'éternité. » (MEMOIRES D'OUTRE-TOMBE.)

## JOSEPH DE MAISTRE

La physionomie de Joseph de Maistre a été défigurée à plaisir. Elle est des plus séduisantes. On sait qu'avant d'avoir appris à lire, ce jeune enfant d'un Président du

JOSEPH DE MAISTRE  
d'après une peinture  
de Bouillon.



Sénat de Savoie, récitait d'innombrables vers de Racine que lui avait lus sa mère, le soir, à son coucher. Au temps des études, tout l'intéressa : langues vivantes ou mortes, histoire, droit, mathématiques... Plus tard la théologie le fixa. S'il entra, jeune encore, dans la franc-maçonnerie, — moins nocive, d'ailleurs, qu'aujourd'hui, — la chose n'avait alors rien de surprenant ou de scandaleux : il ne resta pas moins le fidèle élève des Pères Jésuites. A vingt-cinq ans, nous le voyons installé comme magistrat. Sa haute culture lui confère un éclatant prestige : on l'entoure beaucoup, on le consulte de tous côtés. Il fit un heureux mariage d'inclination avec Mlle de Morand ; il voulut que son occupation de tous les instants fût « d'imaginer tous les moyens possibles de (se) rendre agréable et nécessaire à sa compagne, afin d'avoir toujours devant (ses) yeux un être heureux par (lui) ». Il fut aussi un héros de l'amitié, ainsi qu'en témoignent ses relations avec Mme Swetchine et le Marquis Costa de Beauregard. Emigré à Lausanne, il y rencontra Benjamin Constant, et Mme de Staël, de qui les bavardages l'ennuient au point qu'un soir il s'endort en l'écoutant. Il y écrit ses *Considérations sur la France*, traité politique extrêmement sévère pour la Révolution satanique, qu'il a condamnée, dur aussi par endroits à l'égard de l'ancien régime et de la défaillance des élites. Il est monarchiste, mais plus « féodal » encore que monarchiste. Dans *Du Pape*, il montre en l'Eglise catholique et en son chef un magistère devant lequel doivent s'incliner les rois quand il s'agit des intérêts de leurs peuples. A Saint-Petersbourg, où le Roi de Sardaigne l'envoie comme plénipotentiaire, il compose ses fameuses *Soirées* où se trouve développée sa philosophie, tout opposée à celle d'un Rousseau. Pour Maître, l'homme entier n'est qu'une « maladie » dont les remèdes sont le Christ et la souffrance jointe au sacrifice du Christ.

On a voulu voir en lui un Jacobin, un belliciste, un inquisiteur, un aventurier à la Cagliostro... Certes, il est complexe, mais notre époque arrive à dresser la synthèse de cet esprit, et à détruire les calomnies grossières de la légende. Une des plus curieuses influences qu'il ait subies est celle des théosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, et notamment du célèbre Saint-Martin : il a tiré d'eux tout ce qui méritait de l'être pour l'incorporer à son catholicisme. La tentative était périlleuse. Lui mieux que d'autres, pouvait l'oser. Merveilleusement lucide sur les hommes et sur les événements, il était un précurseur et une sorte de prophète. Il rêvait d'une société mystique des nations, pourvue de cela même dont l'absence entraîna la faillite de la réalisation genevoise. Il annonça en ces termes le retour du Roi : « Il suffira peut-être de quatre ou cinq personnes pour donner un roi à la France. Les Parisiens, en s'éveillant, apprendront qu'ils ont un souverain. Est-il possible, s'écrieront-ils ; par quelle porte entrera-t-il ? Il serait bon de louer des fenêtres à l'avance, car on s'étouffera ? »

Il n'a pas été assez dit que Joseph de Maistre est un des plus grands écrivains français. Rien n'est plus certain. Sa langue vertébrée, âpre, véhémence, passionnée, s'abandonne parfois aux plus enveloppantes inflexions de la douceur et de la tendresse. L'épistolier n'a, comme rival, dans son siècle, que Joubert, Courier et Veillot. Il plaçait très haut Mme de Sévigné, qu'il lui arriva de citer dans son *Eglise gallicane*. Ses lettres à sa fille Adèle sont particulièrement connues, et nous les relisons chaque fois avec délectation :

« C'est, écrivait-il de cette fille, une enfant que j'aime par-delà toute expression ; elle a commencé de la manière la plus extraordinaire. Longtemps elle n'a rien annoncé du tout ; elle dormait, au pied de la lettre, comme un ver à soie ; elle commença à filer en Sardaigne et devint papillon à Turin. J'en suis fou ; elle aime passionnément les belles choses dans tous les genres ; elle récite également bien Racine et Le Tasse ; elle dessine, elle joue du



piano, et elle chante fort joliment; et comme elle a dans la voix des cordes basses qui sortent du diapason féminin, elle a de même dans le caractère certaines qualités "graves et fondamentales" qui appartiennent à notre sexe, quand il s'en mêle, et qui régèntent fort bien tout le reste. »

De telles lignes ne sauraient nous faire oublier la gravité et l'austérité de tant d'autres. Mais il ne serait pas moins fâcheux que celles-ci nous fissent oublier celles-là et toutes celles qui lui ressemblent (1).

## MADAME DE STAEL

Joseph de Maistre passe pour antiféministe. Il y a de lui un texte célèbre sur ce que les femmes n'ont point fait et sur ce qu'elles ont fait et en quoi elles excellent. Il les veut à leur place qui est primordiale, mais que la nature même a subordonnée. Il <sup>les</sup> veut pour elles et pour la société des tâches où elles n'ont réussi qu'à travers le voilé, dans l'éclat d'un glorieux effacement. Il avait connu Mme de Staël...

La fille du ministre Necker compte beaucoup moins comme auteur proprement dit que par sa pensée et son influence. Celles-ci marquèrent profondément le romantisme. Elles l'enrichirent de l'apport des littératures anglaise et allemande, des nuances de sentiments et des trésors d'imagination que détiennent un Shakespeare et un Goethe. Notre dette est à son égard consi-

---

(1) Le frère de Joseph de Maistre, Xavier, n'a pas, comme on l'a prétendu, collaboré aux SOIREES. Il faut lire son charmant VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE, dont le style annonce parfois celui d'Anatole France.